

## The Historical Review/La Revue Historique

Vol 14 (2017)

The *H*istorical Review  
La Revue *H*istorique



VOLUME XIV (2017)

Section de Recherches Néohelléniques  
Institut de Recherches Historiques / FNRS

Section of Neohellenic Research  
Institute of Historical Research / NHRF

### Roman policier, littérature médiatique et transferts culturels franco-grecs (1865-1965)

*Loïc Marcou*

doi: [10.12681/hr.16276](https://doi.org/10.12681/hr.16276)

Copyright © 2018, Loïc Marcou



This work is licensed under a [Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/).

### To cite this article:

Marcou, L. (2018). Roman policier, littérature médiatique et transferts culturels franco-grecs (1865-1965). *The Historical Review/La Revue Historique*, 14, 95–123. <https://doi.org/10.12681/hr.16276>

## ROMAN POLICIER, LITTÉRATURE MÉDIATIQUE ET TRANSFERTS CULTURELS FRANCO-GRECS (1865-1965)<sup>1</sup>

Loïc Marcou

---

RÉSUMÉ : si le roman policier occidental, notamment français, est un produit de la « civilisation du journal » qui émerge en Europe au XIXe siècle, il se diffuse aussi en Grèce, selon un processus complexe de traduction, d'imitation et de création, par le biais quasi exclusif du support médiatique. Dans le présent article, nous analysons les transferts culturels franco-grecs à l'œuvre dans la diffusion d'un genre populaire qui se présente comme l'une des multiples formes de la « littérature médiatique » (A. Vaillant). Toute la question consiste à savoir si, au terme d'une période d'observation d'un siècle (1865-1965), le roman policier grec réinterprète le modèle français en affirmant son hellénicité. En d'autres termes, il s'agit de se demander non seulement quels ont été les vecteurs historiques du passage d'une culture à l'autre, mais aussi quelles dynamiques de resémantisation ont accompagné l'implantation du roman policier dans les lettres populaires néo-grecques.

---

### Introduction

Contrairement à ses homologues occidentaux (à commencer par le « roman judiciaire » français<sup>2</sup> ou le *detective novel* britannique<sup>3</sup>, genres populaires apparus dans la deuxième moitié du XIXe siècle, dont la naissance est liée à l'avènement de

---

<sup>1</sup> Cet article s'appuie en partie sur notre thèse de doctorat nouveau régime intitulée : « Le roman policier grec (1953-2013) : les enjeux littéraires du genre policier en Grèce », effectuée sous la direction du professeur Henri Tonnet (Paris IV) et soutenue en Sorbonne le 25 octobre 2014. Nous publierons prochainement une version remaniée de ce travail sous le titre : *Le Roman policier grec. Essai sur les enjeux d'un genre populaire en Grèce*, Paris : Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes ». Nous remercions vivement Marie-Élisabeth Mitsou (EHESS, Paris) pour la relecture attentive de cet article.

<sup>2</sup> Rappelons que le syntagme « roman policier » n'apparaît qu'en 1908 en français (il figure pour la première fois sous la plume de Gaston Leroux dans son roman *Le Parfum de la dame en noir*). L'expression jusqu'alors utilisée pour désigner le premier roman policier français est celle de « roman judiciaire ». Sur ce point, voir Elsa de Lavergne, *La Naissance du roman policier français du Second Empire à la Première Guerre mondiale*, Paris : Classiques Garnier, 2009.

<sup>3</sup> Sur le *detective novel* britannique, nous renvoyons à la thèse de Régis Messac, *Le « Detective Novel » et l'influence de la pensée scientifique*, Paris : Champion, 1929 (rééd. Les Belles-Lettres, « Encrage », 2011).

la société industrielle et urbaine<sup>4</sup>), le roman policier a vu plus tardivement le jour dans les lettres grecques modernes. Cette apparition différée peut s'expliquer par une conjonction de facteurs socio-historiques et littéraires propres à la Grèce. Au plan socio-historique, l'inexistence d'un environnement urbain criminogène, où les « classes laborieuses » sont susceptibles de dégénérer en « classes dangereuses<sup>5</sup> », voire l'absence de grands centres urbains comportant des bas-fonds<sup>6</sup> dans un pays encore rural jusqu'à l'immédiat après-guerre, sans compter l'émergence tardive d'un corps de police moderne<sup>7</sup>, expliquent en partie cette éclosion différée. Au plan littéraire, la vogue connue par plusieurs genres narratifs populaires – comme le roman des apocryphes<sup>8</sup> [μυθιστόρημα των αποκρύφων], qui se développe en Grèce de 1848 à 1895 sur le modèle des *Mystères de Paris* d'Eugène Sue, ou le roman de bandits<sup>9</sup> [ληστρικό μυθιστόρημα], qui connaît un engouement dans les trois

---

<sup>4</sup> La corrélation entre l'apparition du genre policier et l'avènement de la société industrielle et urbaine a été soulignée par Francis Lacassin dans *Mythologie du roman policier*, Paris : Christian Bourgois, ([1974] 2000). Plus récemment, cette corrélation a de nouveau été mise en exergue. Voir sur ce point, Luc Boltanski, *Énigmes et complots. Une enquête à propos d'enquêtes*, Paris : Gallimard, « NRF Essais », 2012.

<sup>5</sup> Nous renvoyons aux analyses anciennes de Louis Chevalier, *Classes laborieuses et classes dangereuses*, Paris : Plon, « Civilisations d'hier et d'aujourd'hui », 1958 (rééd. Paris, Le Livre de poche, « Pluriel », 1978).

<sup>6</sup> Sur ce point, voir Dominique Kalifa, *Les Bas-Fonds. Histoire d'un imaginaire*, Paris : Seuil, 2013.

<sup>7</sup> Tous les spécialistes de la littérature policière, de Francis Lacassin à Luc Boltanski en passant par Jacques Dubois, s'accordent à dire que l'apparition du roman policier français va de pair avec l'émergence de certains facteurs socio-historiques comme l'apparition de métropoles, le développement de la criminalité urbaine, la modernisation de la police d'Ancien Régime et la naissance de techniques visant à mieux identifier et contrôler le corps social (bertillonnage, criminalistique, etc.). À cette période, soit dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, force est de constater que ces conditions ne sont pas entièrement réunies en Grèce. Ces facteurs socio-historiques expliquent en partie l'apparition différée du genre policier dans les lettres populaires néo-helléniques. Sur ce point, voir Loïc Marcou : « La réception de l'Antiquité grecque dans le roman policier néo-hellénique, de Yannis Maris à Pétros Markaris », *Anabases*, 25 | 2017, pp. 95-107.

<sup>8</sup> Sur ce point, voir Georgia Gotsi, « Η μυθιστορία των αποκρύφων. Συμβολή στην περιγραφή του είδους » [« Le roman des mystères. Contribution à la description du genre »], in *Από τον Λέανδρο στον Λουκή Λάρα. Μελέτες για την πεζογραφία της περιόδου 1830-1880* [De Léandre à Loukis Laras. Études sur la prose de la période 1830-1880], Héraklion : éditions universitaires de Crète, 1997, pp. 149-164.

<sup>9</sup> Sur ce point, voir Christos Dermentzopoulos, *Το ληστρικό μυθιστόρημα στην Ελλάδα, μύθοι, παραστάσεις, ιδεολογία* [Le Roman des bandits en Grèce, mythes, représentations, idéologies], Athènes : Plethron, 1997.

premières décennies du XXe siècle –, sans parler de la veine nationale et « légitime » de la nouvelle éthographique [ηθογραφία], qui vante « les nobles mœurs grecques » de la campagne au détriment d'un roman urbain tardant à émerger à la même époque<sup>10</sup>, peuvent constituer des raisons éclairantes.

Comme le genre policier a été importé d'Occident, notamment de France, vers la Grèce et comme il a mis de surcroît plusieurs décennies avant de s'implanter dans ce pays, deux questions se posent à l'historien de la littérature néo-hellénique. Par quel(s) vecteur(s) s'est-il diffusé ? Quels transferts culturels ont accompagné son implantation dans les lettres grecques modernes ?

Dans cet article, nous nous efforcerons de répondre à ces questions en esquissant une histoire du roman policier néo-hellénique des origines au milieu des années 60 et en convoquant deux notions importantes et connexes : celles de « littérature médiatique » et de « transferts culturels ». Par littérature médiatique, nous entendrons, à la suite d'Alain Vaillant, tout texte publié dans un support journalistique ou, pour le dire autrement, tout mécanisme médiatique de circulation textuelle<sup>11</sup>. Nous observerons que la presse périodique grecque, qui connaît un essor au tournant du XXe siècle, a joué un rôle capital dans la diffusion de la littérature policière étrangère, notamment française, dans ce pays. Nous noterons d'ailleurs que, si le roman policier moderne est un produit de « la civilisation du journal<sup>12</sup> » qui émerge en Europe occidentale, particulièrement

---

<sup>10</sup> Rappelons que, si une première production littéraire néo-grecque centrée sur la vie à la capitale se développe dans les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, elle se cantonne surtout au domaine de la nouvelle, malgré l'émergence d'une première floraison de romans urbains au tournant du XX<sup>e</sup> siècle (Ioannis Kondylakis, *Οι Άθλιοι των Αθηνών* [Les Misérables d'Athènes], 1885 ; Yérassimos Vokos, *Ο κύριος πρόεδρος* [Monsieur le président], 1893). Sur ce point, voir Georgia Gotsi, *Η ζωή εν τη πρωτεύουση. Θέματα αστικής πεζογραφίας από το τέλος του 19ου αιώνα* [La Vie à la capitale. Sujets de prose urbaine à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle], Athènes : Néfeli, 2004.

<sup>11</sup> Alain Vaillant, « De la littérature médiatique », *Interférences littéraires / Littéraire interferences*, nouvelle série, n° 6, « Postures journalistiques et littéraires », sous la direction de Laurence Van Nuijs, mai 2011, p. 25. Sur la littérature médiatique grecque, nous renvoyons à l'ouvrage récent d'Eftychia Amilitou, *L'Écrivain et le Camelot. Littérature médiatique en Grèce (1880-1945)*, Paris : Honoré Champion, « Bibliothèque de littérature générale et comparée », 2014.

<sup>12</sup> Sur « la civilisation du journal », nous renvoyons à l'article de Marie-Ève Thérénty : « La civilisation du journal entre histoire et littérature : perspectives et prospectives », *French Politics, Culture & Society*, vol. 32, n° 2, été 2014, pp. 49-56. Voir aussi Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant (dir.), *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Nouveau Monde éditions, 2011. Voir enfin l'ouvrage plus ancien de Dominique Kalifa, *L'Encre et le sang. Récits de crimes et société à la Belle Époque*, Paris : Fayard, 1995.

en France, dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>13</sup>, il s'est aussi implanté en Grèce par le biais quasi exclusif du support médiatique.

Sur la notion de « transfert culturel », nous renvoyons, bien sûr, à la définition de Michel Espagne qui, dans un article séminal, présente ce type de transferts comme « le passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre<sup>14</sup> ». On se souvient que Michel Espagne ajoute : « Tout passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre a pour conséquence une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage<sup>15</sup> ».

Dans cet article, nous nous demanderons si les transferts culturels apparus à la faveur des traductions du roman policier étranger – essentiellement français – dans la presse périodique grecque ont débouché sur *une dynamique de resémantisation*, entendons par là sur une hellénisation du genre. Pour répondre à cette question, nous tiendrons compte, comme le suggère Michel Espagne, *des vecteurs historiques du passage* et choisirons, pour ce faire, une période d'observation d'un siècle. Cette période nous paraît en effet à la fois assez commode et significative pour étudier la circulation transnationale du roman policier et les transferts culturels franco-grecs à l'œuvre dans cette diffusion. Nous prendrons comme bornes chronologiques les années 1865-1965. La première date correspond à la publication dans la presse parisienne<sup>16</sup> de *L'Affaire Lerouge*, le premier « roman judiciaire » français né sous la plume de l'écrivain-journaliste Émile Gaboriau (1832-1873). Quant à la seconde date, qui voit la publication

<sup>13</sup> Sur la révolution médiatique engendrée par la naissance de la « petite presse » en France (*Le Petit Journal*, 1863), voir Dominique Kalifa, *La Culture de masse en France 1. 1860-1930*, Paris : La Découverte, « Repères », 2001.

<sup>14</sup> Michel Espagne, « La notion de transfert culturel », *Sciences/Lettres* [En ligne], 1 | 2013. Du même auteur, nous renvoyons aussi à l'article : « Les transferts culturels et l'histoire culturelle de la Grèce » [«Οι πολιτισμικές μεταφορές και η πολιτισμική ιστορία της Ελλάδας»], *Ελληνικότητα και ετερότητα: Πολιτισμικές διαμεσολαβήσεις και 'εθνικός χαρακτήρας' στον 19<sup>ο</sup> αιώνα*, Α' τ. [Grécité et altérité. Transferts culturels et « caractère national » au XIX<sup>e</sup> siècle] t. 1, Athènes: Université nationale et capodistrienne d'Athènes & IRH / FNRS, sous la direction d'Ourania Polycandrioti et Anna Tabaki, pp. 45-70.

<sup>15</sup> *Ibid.*

<sup>16</sup> Le journal parisien *Le Pays*, dans lequel Gaboriau publie d'abord des chroniques, fait paraître *L'Affaire Lerouge* du 14 septembre au 7 décembre 1865. Le roman semble tout d'abord passer inaperçu en raison du faible tirage et du lectorat conservateur de ce journal. Il fera l'objet d'une nouvelle publication en 1866 dans le quotidien *Le Soleil* de Moïse Polydore Millaud, grâce auquel il obtiendra un vif succès. Sur ce point, voir entre autres Kálai Sándor : « Pratiques sérielles dans le roman judiciaire. Le cas Gaboriau », *Belphégor* [En ligne], 14 | 2016. URL : <http://belphegor.revues.org/696>.

en feuilleton dans la presse athénienne des romans *To Χαμόγελο της σφίγγας* [*Le Sourire du sphinx*] et *Αυστηρώς προσωπικόν* [*Ultra-confidentiel*], elle marque le milieu de la production policière de Yannis Maris (1916-1979), le père fondateur du genre en Grèce. Au terme de la période étudiée, il conviendra de se demander si la diffusion en traduction de la littérature policière française dans la presse périodique grecque a débouché sur la création d'un roman policier néo-hellénique doté de caractéristiques propres. Toute la question consistera en effet à savoir si, au terme de cette période d'un siècle, le roman policier grec a affirmé son hellénicité en réinterprétant le modèle littéraire occidental, en l'occurrence français.

### *Roman policier et littérature médiatique en France*

Avant de se pencher sur la diffusion de la littérature policière dans les lettres grecques modernes, il convient de faire un bref rappel sur la naissance du genre en Occident. L'on comprendra ainsi mieux comment le roman policier s'est diffusé en Grèce et quels transferts culturels ont accompagné son implantation.

Dans un ouvrage écrit par l'un des meilleurs spécialistes du genre, le critique littéraire et sociologue de la littérature Jacques Dubois montre qu'après « la parenthèse Edgar Allan Poe<sup>17</sup> », le roman policier naît en Europe occidentale, notamment dans la France de la deuxième moitié du XIXe siècle, d'une scission en de multiples sous-genres du roman populaire diffusé en feuilleton dans la presse quotidienne. Tout comme le roman d'aventures, le roman d'anticipation, le roman rustique ou le roman pour enfants, le roman policier, qui s'appelle alors « roman judiciaire » – selon l'étiquette que lui accolent l'homme de presse Moïse Polydore Millaud et l'éditeur Édouard Dentu –, naît de cette partition du roman-feuilleton dont il constitue une sorte de surgeon<sup>18</sup>. Retraçons donc brièvement la naissance de

---

<sup>17</sup> Rappelons que l'écrivain américain Edgar Allan Poe (1809-1849) est généralement considéré comme le père fondateur du récit policier moderne. Il n'en demeure pas moins, comme l'a montré Jacques Dubois, que la naissance du roman policier a trop souvent été réduite à une histoire de paternité et que l'idée d'une origine unique de ce genre populaire ne résiste guère à l'examen. Si l'on suit Jacques Dubois, il conviendrait ainsi de dire que la naissance du roman policier a été progressive et qu'elle s'est étagée sur une période d'un demi-siècle, de 1860 à 1914, principalement en France et en Angleterre. Sur ce point, voir Dubois, *Le Roman policier ou la modernité*, Paris : Nathan, « Le Texte à l'œuvre », 1992, pp. 14-15. Du même auteur, voir aussi l'article plus ancien : « Naissance du récit policier », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 60, novembre 1985, pp. 47-55.

<sup>18</sup> Sur ce point, voir Marc Lits, *Le Roman policier : introduction à la théorie et à l'histoire d'un genre littéraire*, Liège : CEFAL, 1993, p. 22 et suiv.

ce genre nouveau qui acquiert peu à peu son autonomie dans la France du Second Empire puis de la Belle Époque.

En 1865, cinq ans après que Wilkie Collins, le précurseur du *detective novel* britannique, publie *The Woman in White* [*La Dame en blanc*] (1860) en Angleterre<sup>19</sup>, Émile Gaboriau fait paraître dans la presse parisienne *L’Affaire Lerouge*, le premier roman judiciaire français. Ce long récit, qui ne se démarque pas encore bien du roman-feuilleton – notamment en raison d’une tendance très nette à la prolifération narrative –, met pour la première fois en scène le personnage récurrent de Gaboriau : l’inspecteur Lecoq, personnage fictif calqué sur le modèle d’Eugène-François Vidocq (1775-1857), ancien repris de justice devenu chef de la brigade de sûreté sous le Premier Empire puis détective privé sous la Monarchie de Juillet<sup>20</sup>. C’est le début d’une série qui comportera quatre autres romans – *Le Crime d’Orcival* (1866), *Le Dossier N°113* (1867/fig. 1), *Les Esclaves de Paris* (1868) et *Monsieur Lecoq* (1869) – centrés sur ce personnage très apprécié du lectorat populaire parisien<sup>21</sup> et qui inspirera plusieurs écrivains français, comme Fortuné du Boisgobey<sup>22</sup>, ou étrangers, comme Arthur Conan Doyle<sup>23</sup>.

Si le rapport entre l’émergence du roman policier moderne et l’avènement de la société industrielle et urbaine a été souligné par les spécialistes, les relations

---

<sup>19</sup> Notons que ce roman considéré comme le précurseur du *detective novel* anglais est traduit en grec par Charalambos Anninos dans la revue *Εκλεκτά Μυθιστορήματα* [*Eklekta Mythistorimata* = *Romans choisis*] en 1885.

<sup>20</sup> Sur la trajectoire de Vidocq et la création, en 1832, de la première agence française de détectives, voir Dominique Kalifa, *Naissance de la police privée. Détectives et agences de recherches en France 1832-1942*, Paris : Plon, 2000.

<sup>21</sup> Sur ce point, voir Roger Bonniot, *Émile Gaboriau ou la naissance du roman policier*, Paris : Vrin, 1984, p. 138 et suiv.

<sup>22</sup> Fortuné Du Boisgobey (1821-1891) publie en 1878 un roman qui constitue une suite à la série de l’inspecteur Lecoq : *La Vieillesse de M. Lecoq*. Quant à Busnach et Chabrilat, ils donnent une descendance féminine au personnage de Gaboriau dans *La Fille de Monsieur Lecoq* (1886). Ces suites romanesques montrent que le roman judiciaire français se caractérise par son effet de série. Sur la sérialisation propre à toute littérature populaire et notamment policière, voir Paul Bleton, *Ça se lit comme un roman policier... Comprendre la lecture sérielle*, Québec : Éditions Nota bene, « Études culturelles », 1999.

<sup>23</sup> Les romans de Gaboriau ont été traduits dans de nombreuses langues européennes notamment en anglais, chez l’éditeur Vizetelly, peu après leur publication en France. Sur ce point, voir Peter France (dir.), *The Oxford Guide to Literature in English Translation*, Oxford : Oxford University Press, 2001, p. 69. On sait d’autre part que Conan Doyle s’est inspiré de l’inspecteur Lecoq pour créer le personnage de Sherlock Holmes. Sur ce point, voir Émile Gaboriau, *Les Enquêtes de Monsieur Lecoq*, Paris : Omnibus, 2011 (présentation et notices de Thierry Chevrier).

entre roman judiciaire et presse périodique n'ont pas été suffisamment mises en valeur à notre avis<sup>24</sup>. Or le nouveau genre populaire qui émerge peu à peu en France peut être considéré comme l'une des nombreuses manifestations de la culture médiatique qui voit alors le jour en Europe occidentale sur le modèle des États-Unis. Notons ainsi que les premiers auteurs de romans judiciaires français (Fortuné du Boisgobey, Eugène Chavette, Émile Gaboriau, Jules Lermina, Pierre Zaccane<sup>25</sup>) exercent tous la profession de journaliste et qu'ils puisent souvent leur matière romanesque dans les nouvelles diffusées dans la presse. L'exemple le plus emblématique est celui de Gaboriau, qui publie *L'Affaire Lerouge* dans le journal *Le Pays* (1865) puis dans le quotidien littéraire du soir *Le Soleil* (1866), en s'inspirant à l'évidence d'un fait-divers venant de défrayer la chronique : le meurtre de la veuve Célestine Lerouge, retrouvée atrocement égorgée dans le quartier de la place d'Italie à Paris<sup>26</sup>. Gaboriau, qui travaillait à l'origine comme chroniqueur pour *Le Pays* avait voulu, semble-t-il, rivaliser avec les nouvelles policières de Poe traduites par Baudelaire et avait, selon l'exemple de l'auteur américain<sup>27</sup>, romancé lui aussi un fait-divers paru peu auparavant dans la presse. Ce brouillage entre réalité et fiction est l'une des caractéristiques des journaux français de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, où faits divers et romans-feuilletons se côtoient dans les colonnes des quotidiens, surtout dans ceux de la « petite presse »<sup>28</sup>. Empruntant à l'un comme à l'autre<sup>29</sup>, le roman policier moderne émerge en faisant apparaître trois personnages archétypaux : le policier, le détective<sup>30</sup> et le journaliste-enquêteur, type littéraire modelé sur la

<sup>24</sup> Rappelons toutefois que Jacques Dubois souligne la concomitance entre l'émergence du genre policier et la naissance de la petite presse, notamment du *Petit Journal*, dans la France du Second Empire. Sur ce point, voir Dubois, *op. cit.*, p. 17.

<sup>25</sup> Sur ce point, voir de Lavergne, *op. cit.*

<sup>26</sup> Cette source d'inspiration est parfois minimisée. Sur ce point, voir Roger Bonniot, *op. cit.*, pp. 112-113.

<sup>27</sup> Sur ce point, voir Nikos Bakounakis, *Δημοσιογράφος ή ρεπόρτερ. Η αφήγηση στις ελληνικές εφημερίδες, 19ος-20ός αιώνας* [Journaliste ou reporter. Le récit dans les journaux grecs aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles], Athènes : Polis, 2014, pp. 59-61.

<sup>28</sup> La coexistence de textes informatifs, comme les faits divers, et de textes fictionnels, comme les romans-feuilletons, est une des caractéristiques de la « petite presse » parisienne de la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment du *Petit Journal* (1863). Sur la « petite presse », voir Dominique Kalifa, *La Culture de masse en France 1. 1860-1930*, Paris : La Découverte, « Repères », 2001, pp. 9-11.

<sup>29</sup> Rappelons que le roman judiciaire de Gaboriau et de ses épigones est plus un assemblage d'éléments préexistants qu'une création *ex nihilo*. Il emprunte en effet tour à tour au fait divers, au roman-feuilleton et parfois même au mélodrame. Sur ce point, voir Marc Lits, *op. cit.*, p. 37.

<sup>30</sup> Notons que le personnage littéraire du détective est plus une invention britannique que



figure référentielle du « petit reporter<sup>31</sup> », dont l'exemple le plus caractéristique est Joseph Joséphin Rouletabille, plus connu sous le seul nom de Rouletabille, dans l'œuvre de Gaston Leroux (1868-1927). La naissance de ce personnage archétypal, que l'on retrouve chez nombre d'auteurs de la Belle Époque – notamment chez Pierre Souvestre et Marcel Allain à travers le personnage de Jérôme Fandor, le reporter qui traque Fantômas dans la série publiée chez l'éditeur parisien Arthème Fayard à partir de 1911 – est elle-même révélatrice de la place de l'enquête dans une civilisation qui accorde la part belle à l'investigation sous toutes ses formes : policière et journalistique, bien sûr, mais aussi sociale, littéraire ou administrative<sup>32</sup>. Associé ou concurrent du policier, le personnage du journaliste-enquêteur montre de manière emblématique que la littérature policière est indissociable de la civilisation médiatique qui connaît alors un essor en Europe occidentale. Avant la déflagration de la Première Guerre mondiale, le roman policier est donc bien implanté dans les lettres populaires françaises grâce au support de la presse périodique, tant les journaux (*Le Pays*, *Le Soleil*, *Le Petit Journal*<sup>33</sup>) que les revues (*L'Illustration*<sup>34</sup>, *Je sais tout*<sup>35</sup>), et ce avant que le secteur éditorial, grâce à des éditeurs parisiens comme Dentu, Lafitte, Plon ou Fayard<sup>36</sup>, lui assure une diffusion pérenne.

---

française, même si l'on retrouve la figure référentielle du détective Vidocq dans le personnage sériel de l'inspecteur parisien Lecoq.

<sup>31</sup> Sur le personnage littéraire du petit reporter dans la première littérature policière française, voir de Lavergne, *op. cit.*, pp. 161-164. Voir aussi Jean-Paul Colin, *Le Roman policier français archaïque, un essai de lecture groupée*, Berne/Francfort-sur-Main/New-York : Peter Lang, 1984 et *La Belle Époque du roman policier français, aux origines d'un genre romanesque*, Lausanne/Paris : Delachaux et Niestlé, 1991.

<sup>32</sup> Sur ce point, voir l'article de Dominique Kalifa, « Policier, détective, reporter. Trois figures de l'enquêteur dans la France de 1900 », *Mil neuf cent. Revue d'histoire intellectuelle* 1 | 2004 (n° 22), pp. 15-28.

<sup>33</sup> Rappelons que les romans judiciaires d'Émile Gaboriau connaissent une prépublication dans *Le Petit Journal* avant de paraître chez l'éditeur parisien Édouard Dentu. Sur ce point, voir entre autres Bakounakis, *op. cit.*, pp. 61-62.

<sup>34</sup> Rappelons que les premiers romans policiers de Gaston Leroux sont publiés dans la revue hebdomadaire *L'Illustration* avant de paraître chez l'éditeur parisien Pierre Lafitte.

<sup>35</sup> Rappelons que les premiers romans policiers de Maurice Leblanc paraissent dans la revue mensuelle illustrée *Je sais tout* à partir de 1905 avant d'être édités chez l'éditeur Pierre Lafitte.

<sup>36</sup> Édouard Dentu, Pierre Lafitte et Henri Plon sont les principaux éditeurs de romans judiciaires au tournant du XX<sup>e</sup> siècle en France. D'autres maisons d'édition prendront ensuite le relais et publieront des romans désormais qualifiés de « policiers » et non plus de « judiciaires ». Citons surtout les éditions Fayard (créées en 1857, elles publieront à partir de 1911 la série des Fantômas), les éditions Tallandier (créées en 1901, elles publieront à partir de 1932 des romans policiers de Georges Sim, l'un des pseudonymes de Georges Simenon)

Après avoir rappelé brièvement la naissance du roman policier en France et ses liens avec la presse périodique, il importe de voir désormais par quels vecteurs et à quelle période ce genre se diffuse en Grèce.

### *La diffusion du roman policier français en Grèce au XXe siècle*

Au tournant du XXe siècle, au moment où le roman judiciaire se développe en France, le roman policier est inconnu dans les lettres populaires néo-grecques pour des raisons socio-historiques et littéraires, on l'a vu. Certes, il existe des récits utilisant çà et là des éléments propres au genre – on pense au récit *Το Έγκλημα του Ψυχικού* [*Le Crime de Psychiko*] (1928) de Paul Nirvanas (1866-1937) – mais, contrairement à ce que l'on a pu parfois écrire<sup>37</sup>, ces récits ne sont en rien des romans policiers<sup>38</sup>. Il leur manque en effet plusieurs

---

et les Éditions du Masque. Fondée en 1925 sous le nom de « Librairie des Champs-Élysées », cette dernière maison d'édition accueillera à partir de 1927, dans sa célèbre collection « Le Masque », nombre d'auteurs policiers étrangers et francophones. Citons enfin le rôle joué par les éditions Ferenczi et Rouff, respectivement à la Belle Époque et dans l'entre-deux-guerres.

<sup>37</sup> Sur ce point, voir Stratos Myroyannis, *Από τις ιστορίες μυστηρίου στην αστυνομική πλοκή* [*Des histoires de mystère à l'intrigue policière*], Athènes : Alexandria, 2012. Dans cet ouvrage, Myroyannis accrédite la thèse selon laquelle la naissance du roman policier grec aurait été précédée d'une « préhistoire » au cours de laquelle plusieurs écrivains comme Alexandros Rizos Rangavis, Dimitrios Vikélas ou Georgios Vizyinos auraient écrit des histoires de mystère comportant une intrigue policière. Nos objections à la thèse de Myroyannis sont triples : d'une part, les récits des auteurs concernés ne mettent pas en scène de personnages sériels d'enquêteurs ; d'autre part, l'intrigue de ces textes ne se confond pas, loin s'en faut, avec le récit d'une enquête occupant la quasi-totalité de l'espace textuel (principal trait définitoire du genre d'après Tzvetan Todorov dans « Typologie du roman policier », *Poétique de la prose*, Paris : Le seuil, collection « Poétiques », [1971] 1980, pp. 9-19). Enfin, au moment où les auteurs mentionnés publient leurs récits, soit à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les conditions socio-historiques et littéraires sont loin d'être réunies pour voir émerger en Grèce une littérature policière, fût-elle embryonnaire. Il convient donc de dire que le roman policier a été introduit en Grèce depuis l'Europe occidentale, notamment depuis la France, par le biais des traductions publiées dans la presse et que le support médiatique a ensuite donné lieu à une production locale originale, quoique sous influence étrangère.

<sup>38</sup> On ne rangera pas non plus dans la catégorie du roman policier *stricto sensu* le récit d'Aristidis N. Kyriakos *Ο Μαύρος αρχιληστής και ο διεθνούς φήμης Έλληνας αστυνόμος Φον Κολοκοτρώνης* [*Le Chef Bandit noir et le policier mondialement connu Von Kolokotronis*], Athènes : Délis-Saravanos, 1922. Même s'il semble constituer une adaptation grecque du *Fantômas* de P. Souvestre et M. Allain, le récit de Kyriakos est en effet marqué par une hybridité générique dans la mesure où il associe les codes du roman de bandits à ceux du roman policier. Il en va de même selon nous du roman *Ο Μαύρος αρχιληστής στο Παρίσι*

invariants, comme la présence d'un personnage récurrent, l'enquêteur cérébral qui résout une énigme criminelle sur la base de sa seule intelligence – sans daigner parfois se rendre sur le théâtre du crime –, ou encore le récit d'une enquête constituant la quasi-totalité de l'espace textuel<sup>39</sup>. Dans les dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature policière apparaît donc comme une littérature importée en Grèce. Elle se diffuse surtout dans les revues familiales et littéraires<sup>40</sup> qui fleurissent dans la capitale, en fascicules et plus rarement en volumes. Si les revues athéniennes publient surtout des traductions de romans populaires français – dont ceux d'Alexandre Dumas, Eugène Sue et Xavier de Montépin, les romanciers français les plus traduits en grec –, on trouve aussi quelques romans policiers dans cette masse de textes. Ainsi, en 1887-1888, la revue athénienne *Εκλεκτά Μυθιστορήματα* [*Eklekta Mythistorimata* = *Romans choisis*], qui est calquée sur le modèle du périodique parisien *Les Bons Romans*<sup>41</sup>, publie en feuilleton deux romans judiciaires français : *La Main coupée* (1880/fig. 2) [*Το κομμένο χέρι*] et *La Vieillesse de M. Lecoq* (1878) [*Το γήρας του Κ<sup>ov</sup> Λεκόκ*] de Fortuné du Boisgobey. En outre, en 1893, d'après Dimitris Chanos, *Le Dossier N°113* de Gaboriau est publié en fascicules par un éditeur inconnu sous le titre *Η υπ' αριθ. 113 δικογραφία*<sup>42</sup>. Au tournant du XX<sup>e</sup> siècle, la diffusion du roman policier français se poursuit en Grèce et dans

---

και η μυστηριώδης συμμορία του 333 [*Le Chef Bandit noir à Paris et la mystérieuse bande des 333*] (1922) d'Ilias Ikonomopoulos.

<sup>39</sup> Sur la poétique du roman policier, voir Tzvetan Todorov, *op. cit.*

<sup>40</sup> Notons aussi que certains romans policiers de l'écrivain anglais Arthur Conan Doyle semblent avoir été publiés en feuilleton dans des journaux athéniens vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Sur ce point, voir la thèse soutenue par Philippos Pappas en décembre 2012 à l'université de Crète : « Ο διάλογος της ελληνικής με τις ξένες λογοτεχνίες μέσω των μεταφράσεων, 1830-1909 » [« Le dialogue entre la littérature grecque et les littératures étrangères, 1830-1909 »]. (Une version livresque de cette thèse de doctorat devrait bientôt paraître aux éditions Polis).

<sup>41</sup> Sur ce point, voir Fridériki Tabaki-Iona, « Το ελληνικό περιοδικό *Εκλεκτά Μυθιστορήματα* κατά το γαλλικό πρότυπο των *Les Bons Romans* » [« La revue grecque *Eklekta Mythistorimata* selon le modèle français des *Bons Romans* »], *EEFSPA*, vol. 30, 1995, pp. 243-305.

<sup>42</sup> Dimitris Chanos, *Η λαϊκή λογοτεχνία (Το λαϊκό μυθιστόρημα)* [*La Littérature populaire (Le roman populaire)*], Athènes : Maska, 1987, p. 10. Notons qu'un autre roman judiciaire d'Émile Gaboriau est édité à Syros en 1878. Il s'agit du roman *Le Crime d'Orçival*, traduit sous le titre *Το Εν Ορσιβάλ Έγκλημα* par un certain G.S.G.G. et imprimé à Hermoupolis sur les presses de la « Patrie ». Sur ce point, voir Constantinos Kassinis, *Βιβλιογραφία των ελληνικών μεταφράσεων της ξένης λογοτεχνίας ΙΘ' - Κ' αι. Αυτοτελείς εκδόσεις: 1801-1900* [*Bibliographie des traductions grecques de la littérature étrangère XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles. Éditions intégrales: 1801-1900*], Athènes : Syllogos pros Diadossin ofelimon vivlion, 2006, pp. 396-397.

les grands centres urbains hellénophones. Ainsi, plusieurs récits de Maurice Leblanc mettant en scène Arsène Lupin sont publiés respectivement en 1911, 1913 et 1915, en revues ou en volumes, à Smyrne<sup>43</sup> et Athènes<sup>44</sup>. Dans le même temps, le *detective novel* britannique se diffuse en Grèce et à Constantinople. Si certains récits de Wilkie Collins sont traduits dès la fin du XIXe siècle dans la revue *Eklekta Mythistorimata*, des textes de Conan Doyle sont publiés par les libraires athéniens d'origine allemande Karl Beck et Wilhelm Bart<sup>45</sup> en 1905 et par les éditeurs constantinopolitains Christophoridis et Chryssafidis<sup>46</sup> en 1912 et 1913. Les aventures de Sherlock Holmes connaissent un tel succès en Grèce qu'elles donnent même lieu à la publication, sans nom d'auteur, d'un récit grec apocryphe : *Ο Σέρλοκ Χολμς σώζων τον κ. Βενιζέλον*<sup>47</sup> [*Sherlock Holmes sauveur de M. Vénizélos*] (fig. 3 et 4), qui paraît en 1913-1914 dans la revue athénienne *Ελλάς* [*Hellas*], dirigée par Spyros Potamianos. On observe donc que, dès le début du XXe siècle, le roman policier occidental connaît une acculturation au contexte hellénique, en partie grâce à l'inexistence de la loi sur la propriété intellectuelle qui permet à nombre d'auteurs étrangers,

<sup>43</sup> *Arsène Lupin, gentleman cambrioleur* [Αρσέν Λουπέν αριστοκράτης λωποδύτης], trad. de Nikos Nikolaïdis, Smyrne : revue *Kosmos*, 1<sup>er</sup> février 1911. Sur ce point, voir Constantinos Kassinis, *op. cit.*, t. 2, Athènes : Syllogos pros Diadossin ofelimon vivlion, 2013, p. 50.

<sup>44</sup> En 1913, les éditeurs athéniens Anagnostopoulos et Pétrakos publient un recueil de récits policiers de Maurice Leblanc sous le titre : *Αι παράδοξοι περιπέτειαι του Αρσέν Λουπέν* (trad. d'Ilias Ikononopoulos). Ce recueil contient les traductions des textes suivants : *Arsène Lupin gentleman cambrioleur* (1907), *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès* (1908), *L'Aiguille creuse* (1909), 813 (1910) et *Le Bouchon de cristal* (1912). En 1915, l'imprimeur athénien Papavlos édite *Les Confidences d'Arsène Lupin* [Αι εκμυστηρεύσεις του Αρσέν Λουπέν] (trad. inconnu). Sur ce point, voir Kassinis, *op. cit.*, t. 2, p. 61 et 69.

<sup>45</sup> En 1905, les libraires Beck et Bart publient en fascicules *Une étude en rouge* (1887), le premier récit policier de Conan Doyle, sous le titre *Το Παράδοξον Έγκλημα* (trad. de Charalambos Anninos) et *Le Signe des quatre* (1890) sous le titre *Το Σήμα των Τεσσάρων* (trad. de Charalambos Anninos). Notons aussi que *Les Aventures de Sherlock Holmes* (1892) sont publiées en langue grecque (trad. inconnu) en 1910 à Athènes aux éditions Elliniki Ekdotiki Etaireia. Sur ce point, voir Kassinis, *op. cit.*, t. 2, p. 22 et 41. Notons aussi que d'autres romans policiers de Conan Doyle sont traduits et publiés aux éditions athéniennes Angkira et Dimitrakos en 1921-1922 d'après Kassinis.

<sup>46</sup> Kassinis, *op. cit.*, t. 2, p. 60. Ce point est confirmé par Chanos (*op. cit.*, p. 279), qui mentionne trente-et-un récits de Conan Doyle publiés en fascicules de trente-deux pages chacun.

<sup>47</sup> Publié aux éditions athéniennes Agra en 2013, ce récit policier paraît à l'origine dans la revue *Ελλάς* [*Hellas*] du 19 décembre 1913 au 13 mars 1914. Dans cette nouvelle, Sherlock Holmes déjoue une tentative d'assassinat ourdie par une mystérieuse organisation bulgare (K.K.K.) contre Élefthérios Vénizélos, alors que ce dernier assiste à la conférence de paix sur les guerres balkaniques à Londres.

notamment grecs, de s'emparer d'un personnage comme Sherlock Holmes sans craindre les foudres de la justice<sup>48</sup>.

Pour en revenir à la littérature policière française, sa diffusion se poursuit dans la Grèce de l'entre-deux-guerres essentiellement grâce aux revues. Ainsi, la revue littéraire athénienne *Μπουκέτο* [*Boukétō* = *Bouquet*] publie des romans policiers de Gaboriau – *Le Crime d'Orcival* [*Η δολοφονημένη*] (1925) –, Leblanc – *Le Mariage d'Arsène Lupin* [*Οι γάμοι του Αρσέν Λουπέν*] (1936) – et Leroux – *Rouletabille chez le Tsar* [*Ο Ρουλταμπίλ στον Τσάρο*] (1933/ (fig. 5) – entre autres. L'inspecteur parisien Lecoq, le reporter-enquêteur Rouletabille et le gentleman-cambrioleur Arsène Lupin sont donc des personnages connus des lecteurs grecs de l'entre-deux-guerres, de même que le commissaire Maigret de Simenon, dont une enquête est traduite en grec dans la même revue en 1936<sup>49</sup>. Quant au « génie du crime<sup>50</sup> », Fantômas, il fait l'objet d'une adaptation publiée en feuilleton dans la presse athénienne en 1919 (fig. 6)<sup>51</sup>, avant la parution de

<sup>48</sup> On sait que l'œuvre policière de Conan Doyle fait l'objet, du vivant de l'auteur, de nombreuses imitations partout en Europe et que maints récits mettant en scène le détective Sherlock Holmes, nanti de son faire-valoir Watson, ne relèvent pas du « Canon holmésien » mais sont en réalité des textes « apocryphes ». Sur ce point, voir notamment Bernard Oudin, *Enquête sur Sherlock Holmes*, Paris : Gallimard, « Découvertes Gallimard », 2009.

<sup>49</sup> Le récit *La Tête d'un homme* (1931), cinquième roman de la série du commissaire Maigret, est traduit dans les premiers mois de l'année 1936 (trad. inconnu), dans la revue *Boukétō*, sous le titre *Το Κεφάλι ενός ανθρώπου*. Notons que d'autres récits courts de Simenon ne faisant pas intervenir ce personnage sériel sont traduits dans la même revue durant l'entre-deux-guerres. Cette revue publie aussi un récit de Georges Sim, l'un des nombreux pseudonymes de l'écrivain belge, ainsi qu'au moins un récit policier de l'écrivain belge francophone Stanislas-André Steeman. Sur ce point, voir la collection de revues numérisée de la Bibliothèque et du Centre d'informations de l'université de Patras : <http://pleias.lis.upatras.gr/>

<sup>50</sup> Contrairement à Fantômas, Zigomar, le personnage sériel du romancier populaire français Léon Sazie (1862-1939), ne semble pas avoir été beaucoup diffusé en Grèce. C'est ce que montre en particulier le dépouillement électronique de la revue *Boukétō* (1924-1946). Seul un récit court de Léon Sazie ne faisant pas intervenir le personnage de Zigomar semble en effet avoir été publié dans cette revue le 14 novembre 1929.

<sup>51</sup> Notons qu'un récit policier anonyme est publié en feuilletons dans la revue athénienne *Σφαίρα* [*Sphaira* = *Bulle*] en 1919 sous le titre *Ο Αθηναίος Φαντομάς* [*Le Fantômas athénien*]. Sur ce point, voir Philippos Philippou : «Ο Γιάννης Μαρής, η εποχή του και η αστυνομική λογοτεχνία». URL : <https://crimefictionclubgr.wordpress.com/opinion-greek-detective-stories/mariss/>. Sur la revue hebdomadaire illustrée *Σφαίρα* (1919-1926), dirigée par un certain Ant. Syrigos, voir Chanos, *Τα λαϊκά περιοδικά*, Athènes : I. G. Vassiliou, 1989, pp. 19-35.

deux traductions livresques<sup>52</sup> en 1923, ce qui laisse supposer que l'œuvre de Souvestre et Allain a été traduite plus tôt dans la presse périodique, en fascicule ou en volume<sup>53</sup>. Mais c'est surtout à partir de la naissance, en octobre 1935, des revues *pulp* *Μάσκα* [*Maska* = *Masque*] et *Μυστήριο* [*Mystirion* = *Mystère*] (fig. 7), éditées par les hommes de presse Apostolos Manganaris (1904-1990) et Nikos Théophanidis<sup>54</sup> (1901-1987/fig. 8), que le genre policier connaît un rayonnement populaire en Grèce. Calquées sur le modèle du périodique américain *Black Mask* (1920), ces revues hebdomadaires à bas prix (5 drachmes), illustrées et aux couvertures suggestives, publient *in extenso* ou en extraits un large éventail de textes : des récits de super-héros occidentaux, des romans d'aventures, des histoires exotiques, mais aussi des récits policiers. Dans le domaine francophone qui nous concerne<sup>55</sup>, Rouletabille, Arsène Lupin et Fantômas sont de loin les personnages les plus diffusés. Entre 1935 et 1937, *Mystirion* publie ainsi en extraits des romans policiers de Gaston Leroux (notamment *Le Mystère de la chambre jaune* et *Le Parfum de la dame en noir*<sup>56</sup>), d'innombrables récits de Maurice Leblanc (*Arsène Lupin gentleman-cambrioleur*, *Arsène Lupin contre Herlock Sholmès*, *Les Huit Coups de l'horloge*, etc./ fig. 9<sup>57</sup>) ainsi que plusieurs textes de Marcel Allain<sup>58</sup> mettant en scène le « génie du crime ». Interdites sous

<sup>52</sup> Ces deux récits sont *La Série rouge* (1913) [Φαντομάς, Τα εκατομμύρια του Μεξικού], trad. I. Zissimos, Athènes : Pétrakos, 1923 et *La Fin de Fantômas* (1913) [Ο θάνατος του Φαντομά], trad. d'I. Zissimos, Athènes : Pétrakos, 1923. Sur ce point, voir Fani Sophronidou, *Οι ελληνικές μεταφράσεις της γαλλικής λογοτεχνίας (Συμβολή στην καταγραφή και στη μελέτη της παρουσίας τους στα ελληνικά γράμματα από το 1900 έως το 2010)* [*Les traductions grecques de la littérature française (Contribution à la recension et à l'étude de leur présence dans les lettres grecques de 1900 à 2010)*], Athènes : Ypsilon, 2016, p. 42.

<sup>53</sup> Dans leur article, Loïc Artiaga et Lampros Flitouris mentionnent ainsi une première traduction grecque de *Fantômas* publiée par l'éditeur athénien Saravanos en 1917. Cette traduction a aussi été identifiée par Dermentzopoulos, *op. cit.*, p. 53.

<sup>54</sup> Sur cet homme de presse, voir Chanos, *op. cit.*, p. 79.

<sup>55</sup> Observons que si la revue *Maska* diffuse essentiellement de la littérature anglo-américaine (en particulier les héros Nick Carter et Nat Pinkerton), la revue *Mystirion*, du moins dans sa première période (1935-1937), traduit surtout des romans policiers français (Leroux, Leblanc, Allain). Sur ce point, voir Dimitris Chanos, *Τα αστυνομικά και αισθηματικά περιοδικά* [*Les Revues policières et sentimentales*], Athènes : I. G. Vassiliou, 1990, pp. 113-118.

<sup>56</sup> *Ibid.*

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Rappelons qu'après la mort de Pierre Souvestre en 1914, Marcel Allain reprend seul l'écriture de la série *Fantômas* à partir de 1926. Sur ce point, voir entre autres Loïc Artiaga et Matthieu Letourneux, *Fantômas ! Biographie d'un criminel imaginaire*, Paris : Les Prairies ordinaires, « Singulières modernités », 2013.

l'Occupation, *Maska* et *Mystirion* renaissent dans la période de l'après-guerre (elles connaîtront plusieurs phases de publication jusque dans les années 80<sup>59</sup>). Il faut aussi noter que plusieurs revues de moindre importance, dont certaines seront d'ailleurs de très courte durée (*Αίνιγμα*, *Αράχνη*, *Άσπος*, *Διαλεχτά Μυθιστορήματα*, *Φάντασμα*, *Φαντομάς*, *Μασκούλα*, *Μάυρο Χέρι*, *Η Νυχτερίδα*, *ΠΑΜΕΜ*, *Σφίγγα*, *Τίγρις*<sup>60</sup>), voient le jour avant, pendant et après la guerre, et qu'elles répandent à leur tour les exploits de héros et super-héros étrangers. Il convient donc de parler d'une nébuleuse de magazines *pulp* lorsqu'on évoque la diffusion de la littérature policière occidentale, notamment française, en Grèce.

Les revues *Maska* et *Mystirion* ne se contentent pas de traduire des romans policiers occidentaux. Rapidement à court de matière après avoir traduit maints textes de l'anglo-américain ou du français, les traducteurs grecs se mettent en effet à écrire des récits policiers sous l'*auctoritas* d'auteurs étrangers en n'hésitant pas à s'appropriier les héros créés par ces mêmes écrivains. C'est ainsi que naissent nombre de récits mettant en scène des aventures apocryphes de Sherlock Holmes et, après-guerre, de Lemmy Caution<sup>61</sup>, le personnage né sous la plume de l'auteur britannique Peter Cheyney (1896-1951). Après cette période d'imitation créatrice, les journalistes-traducteurs grecs passent ensuite à la création proprement dite en racontant les exploits d'enquêteurs locaux. C'est le cas en particulier d'un certain Orphéas Karavias (1899-1975), qui publie plusieurs récits policiers « originaux » sous le pseudonyme de Félix Karr<sup>62</sup>, peut-être en référence à l'auteur français Alphonse Karr (1808-1890), connu en Grèce depuis le milieu du XIXe siècle. Cette première période de création originale, quoique sous forte influence étrangère – comme en témoigne l'utilisation constante par ces écrivains de pseudonymes étrangers, notamment français<sup>63</sup> –, marque l'aboutissement d'un double processus de traduction et d'adaptation, phénomène que l'on avait déjà observé pour la diffusion du roman des mystères en Grèce<sup>64</sup>. Elle montre, ce faisant, l'importance des transferts culturels dont les revues *pulp* grecques sont

<sup>59</sup> Chanos, *Τα αστυνομικά...*

<sup>60</sup> *Ibid.*

<sup>61</sup> Henri Tonnet, « Le roman policier grec des origines à 2008 », Paris : *Desmos*, n° 30, 2009, pp. 11-21.

<sup>62</sup> Cet écrivain-journaliste-écrivain aurait écrit plusieurs récits policiers dans la revue *Εβδομάς* [*Evdomas* = *Semaine*] au cours des années 30 avant de publier ses récits dans les revues *Mystirion* et *Maska*. Sur ce point voir Chanos, *Η λαϊκή λογοτεχνία...*, p. 144.

<sup>63</sup> Rappelons ainsi, comme l'indique Chanos, *op. cit.*, que le romancier populaire Georgios Tsoukalas (1903-1974) écrit parfois ses récits sous le pseudonyme de Ζωρζ Ποτιέ [Georges Potier] ou de Ζοζέφ Κεσέλ [Joseph Kessel].

<sup>64</sup> Sur ce point, voir l'article de Georgia Gotsi cité plus haut, in Nassos Vayénas (dir.), *op. cit.*



les vectrices, juste avant et après la Seconde Guerre mondiale. Il faut souligner le rôle des différents médiateurs culturels œuvrant dans le champ médiatique (éditeurs et directeurs de revues, traducteurs, écrivains-journalistes), même si leur nom n'est pas toujours passé à la postérité, car ce sont eux qui ont contribué à diffuser puis à implanter durablement le genre policier en Grèce.

### *Yannis Maris, le père fondateur du roman policier grec*

Après la Seconde Guerre mondiale et la guerre civile qui lui succède, un jeune écrivain-journaliste grec s'essaie au genre policier. Après avoir fait ses débuts sous l'Occupation comme critique de cinéma puis comme rédacteur en chef dans le journal *Μάχη*<sup>65</sup> [*Machi* = *Combat*], un organe d'un petit parti de gauche dirigé par son cousin Ilias Tsirimokos<sup>66</sup>, il publie en 1953 dans la revue *Οικογένεια* [*Ikoyénia* = *Famille*] son premier récit policier, *Crime à Kolonaki*, sous son identité véritable (Yannis Tsirimokos). Face au succès rencontré, il fait paraître d'autres récits du même genre dans la presse périodique athénienne en empruntant désormais le pseudonyme de Yannis Maris, très vraisemblablement en référence au romancier populaire français Jules Mary (1857-1922), connu en Grèce dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>67</sup>. C'est la naissance d'une série policière mettant en scène deux personnages récurrents, le commissaire Békas et le journaliste Makris, dont la production pléthorique – soixante-neuf récits<sup>68</sup>, romans ou nouvelles – s'étend sur une période d'un quart de siècle, de 1953 à 1978.

L'apparition de Maris sur la scène littéraire-journalistique grecque appelle deux remarques. Tout d'abord, contrairement à ce que l'on a pu parfois écrire,

<sup>65</sup> Sur ce point, voir Richardos Soméritis, «Ο Γιάννης Τσιριμώκος των πρώτων χρόνων της *Μάχης*» [«Yannis Tsirimokos et les premières années du journal *Machi*»], Kostas Kalfopoulos (dir.), *18 κείμενα για τον Γιάννη Μαρή* [18 textes sur Yannis Maris], Athènes : Agra, 2016, pp. 17-23.

<sup>66</sup> Il s'agit du parti Ένωση Λαϊκής Δημοκρατίας [Union pour une démocratie populaire] créé en 1941. Ce parti dirigé par Alexandros Svolos avait pour secrétaire général Ilias Tsirimokos (1907-1968).

<sup>67</sup> Rappelons que Jules Mary est un feuilletoniste français connu pour ses récits recourant à la thématique de l'erreur judiciaire. Depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, nombre de journaux (*Akropolis*) ou de revues (*Eklekta Mythistorimata*, *Boukéto*, etc.) traduisent en langue grecque ses principaux romans, qui sont aussi édités dans les grands centres urbains hellénophones : Constantinople, Smyrne, Alexandrie. Nous avons donc de bonnes raisons de penser que Yannis Maris avait lu Jules Mary et qu'il a emprunté son nom de plume à cet écrivain populaire français. Sur ce point, voir notamment Andréas Apostolidis, *Ο κόσμος του Γιάννη Μαρή* [Le Monde de Yannis Maris], Athènes : Agra, 2012.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 21.



Maris n'invente pas *ex nihilo* le genre policier en Grèce. Il puise dans une large tradition, notamment française, en créant une figure d'enquêteur calquée à l'évidence sur le modèle de l'inspecteur Maigret de Simenon, personnage qu'il a pu découvrir dans la presse grecque des années 30, notamment dans la revue *Boukéto* et peut-être dans certains périodiques *pulp*<sup>69</sup>. Il s'inspire en outre d'une tradition grecque plus récente, apparue surtout dans les revues *Maska* et *Mystirion* et parfois dans des quotidiens athéniens, grâce à l'imagination de divers écrivains-journalistes comme Christos Chairopoulos, Nikos Marakis ou Éléni Vlachou (fig. 10)<sup>70</sup>. On peut donc observer que le support médiatique a constitué, sinon une source d'inspiration, du moins un creuset dans lequel Maris a eu l'opportunité de brasser maintes influences.

L'émergence de Maris est en outre emblématique du statut de l'écrivain en régime médiatique grec. Comme nombre d'auteurs « sérieux » de la génération des années 1880 et à l'instar de l'écrivain populaire Aristidis N. Kyriakos (1864-1919), Maris évolue en effet dans le milieu de la presse athénienne, celle-ci lui assurant à la fois un moyen de subsistance et une tribune. Après avoir travaillé dans des journaux de gauche (*Ελεύθερος λόγος* [*Élefhéros Logos* = *La Libre Parole*] *Αθηναϊκή* [*Athinaïki* = *L'Athénienne*]<sup>71</sup>), il rejoint les quotidiens conservateurs des frères Botsis (*Ακρόπολις* [*Akropolis* = *L'Acropole*], *Απογευματινή* [*Apoyevmatini* = *Le Soir*]) sans que ce revirement, assez courant à l'époque, lui pose un problème de conscience ; il y effectuera l'ensemble de sa carrière, notamment comme journaliste et rédacteur en chef<sup>72</sup>, tout en publiant

<sup>69</sup> Notons aussi que la femme de Yannis Maris, Athina Tsirimokou, a traduit six romans de la série des Maigret (ainsi qu'un « roman dur » de Georges Simenon) sous le pseudonyme d'A. T., à partir de 1958, dans la collection du livre policier de poche des éditions Pechlivanidis. Sur ce point voir la liste des traductions grecques des romans de Simenon en volumes dans la recension de Christos Papageorgiou, revue *Διαβάζω*, Athènes, 9 novembre 1988, pp. 65-66. Voir aussi Loïc Marcou, « La réception de la série policière du commissaire Maigret en Grèce », *The Crime and Letters Magazine*, Athènes, décembre 2017.

<sup>70</sup> Christos Chairopoulos (1909-1992) et Nikos Marakis (1904-1973) sont des écrivains-journalistes ayant publié des récits policiers dans des revues *pulp* grecques puis aux éditions Pechlivanidis. Quant à Éléni Vlachou (1911-1995), elle publie en feuilleton dans le quotidien *Καθημερινή* [*Kathimerini* = *Le Quotidien*] un récit intitulé *Το μυστικό της ζωής του Πέτρου Βερίνη* [*Le Secret de la vie de Pétrou Véris*] (30 janvier-10 mars 1938). Sur ce roman policier peu connu, voir Bakounakis, *op. cit.*, pp. 83-86.

<sup>71</sup> Sur ce point, voir Georgios Léontaritis, *Ο Γιάννης Μαράς και η εποχή του* [*Yannis Maris et son époque*], Athènes : Agra, 2013.

<sup>72</sup> Pendant sa carrière, Maris assume à la fois des fonctions d'encadrement (rédacteur en chef, directeur de revues) et de journaliste, notamment d'investigation. On sait qu'il couvre pour divers journaux des affaires importantes, comme l'ouverture du camp de concentration

des romans policiers en feuilleton<sup>73</sup> jusqu'à sa retraite en 1978. C'est dans ces quotidiens de grand tirage mais aussi dans des revues telles que *Θεατής* [*Théatis* = *Le Spectateur*], *Πρώτο* [*Proto* = *Premier*] ou *Επίκαιρα* [*Epikaira* = *Actualités*] que paraîtra la quasi-totalité de ses récits policiers, et ce avant que les éditions Pechlivanidis et sa collection du livre policier de poche, à la fin des années 50, puis les éditions Pergamini, que l'auteur crée à la fin des années 60, diffusent ses textes dans un support pérenne<sup>74</sup>. De manière générale, on peut donc dire que le roman policier grec, que Maris invente tout en s'appuyant sur une tradition antérieure, s'inscrit dans le champ de la littérature populaire : il n'est disponible qu'en kiosque et n'a pas droit de cité dans les librairies grecques<sup>75</sup>. C'est la raison pour laquelle le père fondateur du récit policier hellénique sera méprisé durant toute sa carrière par l'institution littéraire grecque, hommes de lettres et critiques confondus.

L'appartenance de Maris au milieu journalistique a d'autres conséquences sur sa production romanesque. Tout d'abord, Maris écrit vite, souvent plusieurs récits à la fois, pour assurer la livraison du feuilleton du jour, tout en publiant des articles à caractère informatif. Cette rapidité n'entame pas la qualité de son écriture, qui est aujourd'hui reconnue, mais entraîne certaines erreurs vénielles, notamment sur les noms de certains personnages secondaires que

---

de Makronissos (1947), le meurtre du correspondant de guerre américain George Polk (1948) ou l'assassinat du député grec Grigoris Lambrakis (1963). Sur Maris et l'affaire Polk, voir Georgios Léontaritis, *Ο Γιάννης Μαρής για την υπόθεση Πολκ. Ποιος σκότωσε τον Πολκ; [Yannis Maris et l'affaire Polk. Qui a tué Polk ?]*, Athènes : Agra, 2016.

<sup>73</sup> On se souvient aussi que Yannis Maris est aussi à l'initiative de la publication en feuilleton, dans le quotidien *Akropolis*, du récit *Το Μυθιστόρημα των Τεσσάρων* [*Le Roman des quatre*] (1958). Écrit à huit mains par d'éminents représentants de la génération des années 30 (Karagatsis, Myrivilis, Terzakis, Vénézis), ce roman policier original s'inspire de l'expérience des membres du London Detection Club (Agatha Christie, Dorothy L. Sayers, G. K. Chesterton, etc.) en 1931.

<sup>74</sup> La maison d'édition Atlantis des frères Pechlivanidis est la première à créer en Grèce une collection du livre policier de poche, reconnaissable à sa couverture rouge criarde et à ses illustrations suggestives mettant en scène maintes femmes fatales, vers la fin des années 50 (en 1958, d'après Apostolidis, *op. cit.*). Elle édite une bonne partie des récits policiers de Yannis Maris après la publication de certains d'entre eux dans la presse périodique athénienne, tout en diffusant plusieurs textes d'auteurs étrangers, comme ceux de Georges Simenon et Stanislas-André Steeman pour le domaine francophone. Sur ce point, voir Apostolidis, *op. cit.*

<sup>75</sup> À bien des égards, on peut affirmer que la première littérature policière grecque est une littérature de périptère ou, pour reprendre une expression de Jean-Yves Mollier, une « littérature de trottoir ». Sur ce point, voir Jean-Yves Mollier, « La « littérature du trottoir » à la Belle Époque entre contestation et dérision », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 90-91 | 2003, pp. 85-96.

l'auteur confond parfois<sup>76</sup>. Le mode d'écriture et la publication des récits de l'écrivain-journaliste grec sont en outre étroitement corrélés à la standardisation du support médiatique. Expliquons-nous : lorsqu'ils sont publiés dans les quotidiens athéniens *Akropolis* et *Apoyevmatini*, les textes de l'auteur sont souvent disposés en trois ou quatre colonnes ; ils sont aussi accompagnés d'un *comic strip*, une bande illustrée par un dessinateur, le plus souvent par M. Gallias (fig. 11)<sup>77</sup>, mais aussi parfois par un certain F. Dellis<sup>78</sup>. Ce format de présentation – un texte en trois ou quatre colonnes précédé d'une courte bande dessinée s'étalant sur trois ou quatre cases – renforce le caractère visuel des récits de Maris. Ces derniers se prêtent ainsi à une future adaptation au cinéma – et l'on sait que nombre d'entre eux furent portés au grand écran, à commencer par *Έγκλημα στο Κολωνάκι* [*Crime à Kolonaki*, Tzanis Aliféris, 1959] et *Έγκλημα στα παρασκήνια* [*Crime en coulisse*, Dinos Katsouridis, 1960]. De manière générale, on peut donc dire que le support médiatique renforce l'intermédialité<sup>79</sup> de la première fiction policière grecque. D'autre part, au plan des « caractères », on ne peut manquer d'observer que Maris met en scène un personnage récurrent de journaliste (Makris), qui apparaît comme un *alter ego*, tout en se situant dans la lignée du reporter-investigateur à la Rouletabille. Le fait que, dans la première production policière hellénique, un journaliste assume la fonction d'enquêteur principal ou secondaire<sup>80</sup> en dit long sur l'importance de la culture médiatique grecque mais aussi sur les références, nombreuses chez Maris, à la

<sup>76</sup> Sur ce point, voir Stavros Petsopoulos, « Η έκδοση των ξεχασμένων αστυνομικών μυθιστορημάτων του Γιάννη Μαρή στην Άγρα » [« L'édition des romans policiers oubliés de Yannīs Maris aux éditions Agra »], Kostas Kalfopoulos (dir.), *op. cit.*, pp. 154-155.

<sup>77</sup> Sur cet illustrateur et caricaturiste né au Pirée en 1914, voir Chanos, *Η λαϊκή λογοτεχνία...*, pp. 117-121.

<sup>78</sup> Si le dessinateur Michalis Gallias est le plus souvent l'illustrateur des romans policiers de Maris, un certain F. Dellis illustrera notamment le récit *Τλιγγος* [*Vertigo*], paru dans le quotidien *Apoyevmatini* (13 mars-26 juin 1961). Voir sur ce point, Apostolidis, *op. cit.*

<sup>79</sup> Rappelons que les termes d'intermédialité, de transmédialité ou de multimédialité sont communément employés par les chercheurs en littérature populaire et culture médiatique pour montrer comment un genre littéraire (par exemple le roman policier) se diffuse dans d'autres supports (la radio, le théâtre, la télévision, le cinéma, la bande-dessinée, etc.) et s'adapte à ces différents médias tout en renouvelant ses codes scripturaires, son régime de narrativité, etc. Sur la notion d'intermédialité, voir Jacques Migozzi (dir.), *De l'écrit à l'écran. Littératures populaires : mutations génériques, mutations médiatiques*, Limoges : PULIM, « Littératures en marge », 2000.

<sup>80</sup> On sait que le journaliste Makris seconde souvent le commissaire Békas dans ses enquêtes mais qu'il assume le rôle d'enquêteur principal dans un récit où Békas est absent. Sur ce point, voir Apostolidis, *op. cit.*, p. 44.

littérature populaire étrangère, notamment française. Enfin, et ce point mérite d'être souligné, Maris exploite souvent à des fins littéraires la matière informative présente dans la presse grecque. Fait révélateur : lorsque deux affaires défraient la chronique en Grèce – l'affaire Max Merten<sup>81</sup> (1957-1959) et le procès Adolf Eichmann (1961) –, l'écrivain-journaliste grec puise aussitôt dans cette actualité brûlante pour la transmuier en fiction policière. Ainsi, l'on peut noter que le scénario du vol d'antiquités grecques commis par un ancien criminel nazi revenant en Grèce pour faire main basse, avec l'aide d'un ancien collaborateur local, sur son butin – lequel peut aussi être un trésor ravi à la communauté juive du pays pendant la guerre – devient un leitmotiv à la fin des années 50 et au début des années 60, précisément à l'époque où éclate en Grèce l'affaire Merten<sup>82</sup>. On retrouve ce scénario stéréotypé du trafic d'antiquités grecques<sup>83</sup> – et/ou du vol de l'or des Juifs de Grèce – dans plusieurs romans et nouvelles de Maris : *To φεστιβάλ του θανάτου* [*Le Festival de la mort*] (1960), *Το κεφάλι του Απόλλωνος* [*La Tête d'Apollon*] (1960), *Ο θάνατος του Τιμόθεου Κώνστα* [*La Mort de Timothée Konstas*] (1961), *Μια γυναίκα από το παρελθόν* [*Une femme venue du passé*] (1964) et *Επιχείρηση εκδίκηση* [*Opération vengeance*] (1964). L'auteur « recycle »-t-il dans la fiction ces éléments de l'actualité judiciaire publiés dans

<sup>81</sup> Rappelons que Max Merten (1911-1971), officier de la Wehrmacht affecté à Thessalonique, fut le principal responsable de la déportation de quelque 46 000 Juifs de Macédoine pendant l'Occupation. Après-guerre, il fut arrêté et jugé en Grèce (11 février-5 mars 1959) puis extradé en Allemagne (5 novembre 1959), aux termes d'un accord secret entre le premier ministre grec Constantin Caramanlis et le chancelier allemand Konrad Adenauer. Sur l'affaire Max Merten, voir notamment Susan-Sofia Spilioti, «Μια υπόθεση πολιτικής και όχι δικαιοσύνης: Η δίκη Μέρτεν (1957-59) και οι ελληνογερμανικές σχέσεις» [*« Une affaire de politique et non de justice : Le procès Merten (1957-1959) et les relations gréco-allemandes »*] in Mark Mazower (dir.), *Μετά τον πόλεμο. Η ανασυγκρότηση της οικογένειας, του έθνους και του κράτους στην Ελλάδα, 1943-1960*, [Après la guerre. La reconstruction de la famille, de la nation et de l'État en Grèce, 1943-1960], Athènes : Alexandria, 2003, pp. 317-326.

<sup>82</sup> On rappellera que l'affaire Merten comportait une dimension fantasmatique importante. Les rumeurs circulant au moment de son procès indiquaient en effet que l'ancien bourreau de Thessalonique était revenu en Grèce pour retrouver un butin volé pendant la guerre et caché en lieu sûr. Sur ces rumeurs, voir Mark Mazower, *Salonica, City of Ghosts: Christians, Muslims and Jews 1430-1950*, Londres: HarperCollins Publishers, 2004, p. 457.

<sup>83</sup> Ce scénario stéréotypé inspire certains épigones de Maris à la fin des années 50. Ainsi, Andronikos Markakis (1924-2006) publie en 1960 dans la collection du livre policier de poche des éditions Pechlivanidis un récit intitulé *Πανσιόν Πηγίλλης 38* [*La Pension du n° 38 de la rue Rigillis*] qui reprend le même canevas. Sur l'utilisation de l'Antiquité grecque dans la première fiction policière néo-hellénique, voir Loïc Marcou : « La réception de l'Antiquité grecque dans le roman policier néo-hellénique, de Yannis Maris à Pétros Markaris », *Anabases*, 25 | 2017, pp. 95-107.

la presse hellénique ? On peut l'affirmer avec une quasi-certitude. Ce qui est absolument sûr, en revanche, c'est que Maris renvoie en permanence le lecteur à l'histoire de la Grèce occupée (1941-1944). Marqués, comme toute littérature populaire par un profond manichéisme<sup>84</sup>, les récits de l'écrivain-journaliste opposent en effet, comme en miroir, deux types de Grecs : le Grec de souche, petit-bourgeois et honnête – comme le commissaire Békas ou le journaliste Makris – et le Grec européanisé, grand-bourgeois et dégénéré qui a collaboré<sup>85</sup> avec un criminel de guerre allemand pendant la guerre. L'affaire Eichmann, qui défraie la chronique en Grèce au début des années 60 en raison de l'ampleur de la destruction de la communauté juive de Grèce pendant la Seconde Guerre mondiale, notamment à Thessalonique, la « Jérusalem des Balkans », est aussi recyclée littérairement par Maris dans certains de ses romans policiers publiés peu après le procès du criminel de guerre nazi (11 avril 1961-28 mars 1962). On en trouve ainsi des traces tangibles dans le roman *Τα χέρια της Αφροδίτης* (fig. 12)<sup>86</sup> [*Les Bras de la Vénus de Milo*] (1963). Rappelons que dans ce récit, une jeune femme issue de la communauté juive de Thessalonique part à Athènes à la recherche de son frère disparu. Après avoir mené une enquête aux côtés du journaliste Makris puis du commissaire Békas, la jeune femme découvre que son frère aide des agents du Mossad<sup>87</sup> à arrêter un ancien criminel de guerre nazi se faisant passer pour un ressortissant argentin... On retrouve là une version à la fois romancée et romanesque de l'affaire Eichmann. D'une manière générale, on voit donc que les récits policiers de Maris puisent souvent leurs scénarii dans

<sup>84</sup> Sur le manichéisme propre à toute littérature populaire, voir Daniel Couégnas, *Introduction à la paralittérature*, Paris : Seuil, « Poétique », 1992.

<sup>85</sup> De *Crime à Kolonaki* (1953) à *Opération vengeance* (1964) en passant par *Crime en coulisse* (1954), les personnages de collaborateurs sont légion dans les romans policiers de Maris. Leur (omni-)présence s'explique par le caractère manichéen des romans policiers du père fondateur de la littérature policière grecque, qui opposent le « bon » et le « mauvais » Grec. Sur ce point, voir Andréas Apostolidis, *op. cit.* Notons qu'on retrouve un tel manichéisme dans la série publiée dans la revue populaire *Ο Μικρός Ηρώς* [*Le Petit Héros*] (1953-1968) de Stélios Anémoudouras. Rappelons que cette série populaire illustrée raconte les faits héroïques d'un jeune grec, Georges Azur (assisté de Catherine et « l'Étincelle »), contre l'occupant allemand, italien et bulgare pendant la Seconde Guerre mondiale.

<sup>86</sup> Paru originellement en feuilleton dans le quotidien *Απογευματινή* (25 mars-27 août 1963) sous le titre *Στην ξένη πόλη* [*Dans la ville étrangère*], ce roman a été édité pour la première fois chez Agra, Athènes, en 2013, dans le cadre de la redécouverte des récits inédits de Yannis Maris.

<sup>87</sup> Notons aussi qu'on retrouve symboliquement des personnages d'agents du Mossad dans le récit *Επιχείρηση εκδίκηση* [*Opération vengeance*] (1964). Sur ce point, voir Apostolidis, *op. cit.*, p. 286.

l'actualité médiatique, même s'ils ajoutent aussi certains éléments inventés de toute pièce pour rendre la fiction policière plus haletante.

À travers le cas emblématique de Yannis Maris, force est ainsi d'observer que les interactions entre presse et littérature sont importantes dans la Grèce de l'après-guerre. Comme dans la France de la Belle Époque, la première littérature policière grecque porte en effet la trace de la « matrice médiatique<sup>88</sup> », que ce soit en termes de cadences de production, de standardisation de l'écriture (*i.e.* de l'adaptation de l'écriture littéraire au support médiatique), de la relation texte-image ou de la fictionnalisation de l'actualité et/ou de l'Histoire récente. Pour le dire de manière sommaire, on peut donc affirmer que le roman policier qui naît alors en Grèce est l'une des formes les plus emblématiques de la « littérature médiatique » (Vaillant).

### *Conclusion : les transferts culturels franco-grecs dans la première production policière hellénique*

Au terme de cet article, il convient de se demander quels transferts culturels ont accompagné l'émergence d'une première production policière grecque dans les années 50 et 60, et ce après la diffusion en traduction de la littérature policière étrangère, notamment française, dans la presse périodique hellénique de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à l'entre-deux-guerres.

Lorsqu'on lit ou relit les romans de Maris, force est d'abord de constater que l'œuvre populaire de cet écrivain-journaliste est marquée par des références ou des emprunts assez nets à la littérature populaire occidentale (surtout française). Au plan de l'intrigue, Maris semble en effet « recycler », notamment dans ses premiers récits, le scénario de l'erreur judiciaire. On se souvient qu'au début de *Crime à Kolonaki*, un innocent est arrêté en lieu et place du coupable et que c'est cette arrestation qui pousse le fils du suspect à recourir aux bons soins du commissaire Békas. Or cette thématique, que l'on retrouve dans plusieurs textes de Maris et de ses épigones<sup>89</sup>, est à l'évidence issue du roman judiciaire ou des romans-feuilletons français à la manière de Jules Mary, qui fut l'un des

---

<sup>88</sup> Cette expression a été forgée par Marie-Ève Thérénty pour montrer que la littérature française du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment à la Belle Époque, a été profondément modifiée par l'apparition du support médiatique, que ce soit en termes de cadences de production, de régimes de narrativité, de standardisation de l'écriture, de fictionnalisation de l'actualité, etc. Voir sur ce point, Marie-Ève Thérénty, *La Littérature au quotidien. Poétiques journalistiques au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Seuil, « Poétique », 2007.

<sup>89</sup> On retrouve cette thématique dans un récit policier peu connu de l'écrivain-journaliste Nikos Marakis (1904-1973), *Ένα κορίτσι στο εδώλιο* [*Une jeune fille au banc des accusés*], publié à la fin des années 50 aux éditions Pechlivanidis.

grands romanciers populaires à user à satiété de ce scénario<sup>90</sup>, notamment dans son récit *Le Boucher de Meudon* (1893)<sup>91</sup>. Dans l'œuvre de Maris, les emprunts ne se limitent pas à l'utilisation de scénarii issus de la paralittérature française. Comme on l'a parfois montré, les deux personnages récurrents de l'auteur grec proviennent eux aussi du roman populaire français. Si l'on peut dire que Makris se situe dans la lignée du reporter-enquêteur à la Rouletabille, il n'est pas non plus exagéré d'affirmer que Békas est une sorte de « Maigret grec ». Dans l'un de nos articles, nous avons souligné les ressemblances physiques ou comportementales entre Békas et Maigret, tout en observant les similitudes entre les situations familiales des personnages sériels de Simenon et Maris. Comme son homologue de la police judiciaire parisienne, le commissaire athénien a un aspect rustre et endormi ; comme lui, il mène une vie privée des plus banales aux côtés de sa fille et de sa femme<sup>92</sup> ; comme lui, il s'appuie beaucoup plus sur ses capacités intellectuelles que sur ses aptitudes physiques pour démasquer l'assassin<sup>93</sup>, etc. De manière générale, il convient donc de dire que Maris a privilégié dans sa

<sup>90</sup> Surnommé en son temps le « roi des feuilletonistes », Jules Mary s'est fait un nom dans l'histoire littéraire française en écrivant nombre de romans dans lesquels une victime injustement condamnée finit par être miraculeusement réhabilitée. Rappelons que ses romans les plus connus, comme *Roger-la-Honte* (1886), ont été traduits en grec dès les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle à Athènes et dans les principaux centres hellénophones. Sur la diffusion des romans de Jules Mary en Grèce, voir Kassinis, *op. cit.*, t 1 & 2.

<sup>91</sup> Publié chez Ernest Flammarion en 1893, *Le Boucher de Meudon* est le seul roman judiciaire identifié comme tel de Jules Mary (ce romancier populaire s'illustrait plutôt dans le sous-genre du « roman de la victime ». Voir sur ce point la thèse de doctorat soutenue par Takashi Yasukawa sous la direction de Jacques Migozzi en novembre 2013 : « Poétique du support et captation romanesque : la « fabrique » de son lecteur par le roman de la victime de 1874 à 1914 »). S'appuyant sur une histoire vraie, *Le Boucher de Meudon* recycle le scénario de l'erreur judiciaire selon lequel un innocent est condamné dans un premier temps en lieu et place du vrai coupable.

<sup>92</sup> Rappelons que le personnage d'Evanthia Béka semble directement calqué sur celui de Louise Maigret. Sur ce point voir Loïc Marcou : « Αναφορές στη γαλλική κουλτούρα στο έργο του Γιάννη Μαρή » [« Références à la culture française dans l'œuvre de Yannis Maris »], Kostas Kalfopoulos (dir.), *op. cit.*, pp. 103-117.

<sup>93</sup> Observons toutefois que deux différences de taille séparent le personnage sériel de Yannis Maris de celui de Georges Simenon. D'une part, on ne retrouve pas chez le commissaire Békas la quête existentielle animant le policier parisien, ce que Simenon appelle la « recherche de l'homme nu ». D'autre part, on ne repère pas dans l'œuvre policière de Maris la « mythologie des origines » qui apparaît dans celle de l'écrivain belge, qui dote son personnage d'un ancrage provincial fort : la ville de Saint-Fiacre dans l'Allier (*L'Affaire Saint-Fiacre*, 1932 ; *Les Mémoires de Maigret*, 1951). Sur ce point voir Loïc Marcou : « La réception de la série policière du commissaire Maigret en Grèce », *The Crime and Letters Magazine*, décembre 2017.



production la figure archétypale de l'enquêteur « bon-père-de-famille » issue de la tradition française, et non celle du « détective dans un fauteuil » (*armchair detective*) ou du « dur à cuire » (*hard-boiled dick*) originaire de la tradition anglo-américaine.

Ce serait pourtant une erreur de dire que l'œuvre de Maris, comme celle de ses épigones, est placée tout entière sous le signe d'emprunts à la littérature populaire française. En véritable créateur, l'écrivain-journaliste grec a su en effet amalgamer les références glanées çà et là pour produire une œuvre originale, marquée par une véritable hellénicité. En quoi réside, précisément, le caractère hellénique de la première production policière grecque ? À l'évidence dans le recours constant au scénario du trafic d'antiquités<sup>94</sup>, souvent associé, dans cette littérature populaire, à l'histoire récente de la Grèce occupée. En mettant en scène d'anciens criminels de guerre sillonnant la Grèce à la recherche d'un butin volé – le plus souvent un chef-d'œuvre de la Grèce antique et parfois un trésor spolié à la communauté juive du pays –, Yannis Maris et ses épigones (Christos Chairopoulos, Nikos Marakis, Andronikos Markakis<sup>95</sup>, Takis Papagéorgiou<sup>96</sup> et dans une moindre mesure Athina Kakouri<sup>97</sup>) ont su en effet inventer un roman policier local qui se démarque de ses homologues occidentaux. Pour reprendre les propos de Michel Espagne, ils ont su resémantiser un objet culturel

<sup>94</sup> On retrouve ce scénario stéréotypé dans l'ensemble de la production policière de Yannis Maris, et ce jusqu'au roman *Το χαμόγελο της Πυθίας* [*Le Sourire de la Pythie*] (1971). Voir sur ce point, Loïc Marcou, « La réception de l'Antiquité grecque dans le roman policier néo-hellénique, de Yannis Maris à Pétros Markaris », *Anabases*, 25 | 2017, pp. 95-107.

<sup>95</sup> Andronikos Markakis (1924-2006) : écrivain-journaliste, auteur de nombreux romans policiers publiés aux éditions Pechlivanidis au début des années 60. Citons entre autres la série du détective gréco-américain Johnny Greek qui deviendra ensuite Johnny Feel : *Η Γυναίκα με τ' ασημένια νύχια* [*La Femme aux ongles argentés*] (1960), *Πανσιόν Πηγίλλης 38* [*La Pension du n° 38 de la rue Rigillis*] (1960) et *Ένα πτώμα στο Ψυχικό* [*Un cadavre à Psychiko*] (1960). Notons que cette série populaire fut à l'origine radiodiffusée sur les ondes athéniennes (fin des années 50).

<sup>96</sup> Takis Papagéorgiou : écrivain-journaliste, auteur de deux romans policiers publiés vers la fin des années 50 aux éditions Pechlivanidis : *Το Τέλειο Άλλοθι* [*L'Alibi parfait*] et *Μίλησα με τη νεκρή* [*J'ai parlé à la défunte*].

<sup>97</sup> Athina Kakouri (1928-) : femme de lettres, auteure de récits policiers publiés à l'origine dans la revue *Ταχυδρόμος* [*Courrier*] à partir du début des années 60. Mettant en scène le personnage de l'enquêtrice-vieille fille Roula, modelé sur la Miss Marple d'Agatha Christie, l'œuvre policière d'Athina Kakouri est d'influence anglaise et non française. On ne retrouve donc pas dans ses *whodunits* le scénario stéréotypé du vol d'antiquités et/ou de la chasse au trésor volé. Sur ce point, voir Loïc Marcou, *Le Roman policier grec. Essai sur les enjeux d'un genre populaire en Grèce*, Paris : Classiques Garnier, « Perspectives comparatistes » (à paraître).



préexistant, en l'occurrence un genre populaire occidental, pour l'acculturer au contexte grec d'après-guerre. En l'espace d'un siècle, de 1865 à 1965, après s'être diffusé depuis l'étranger, notamment depuis la France, par le biais quasi exclusif du vecteur médiatique, le roman policier est donc devenu un genre hellénique à part entière. Telle est la grande réussite de Yannis Maris que d'avoir réussi à conférer une part d'hellénicité à un genre littéraire né hors de Grèce.

*Inalco, CREE, Paris*



Fig. 1. Premier feuilleton du « roman judiciaire » d'Émile Gaboriau, *Le Dossier N°113 La Petit Journal* (7 février 1867). Source : Bibliothèque Nationale de France, « Gallica »



Fig. 2. Le « roman judiciaire » de Fortuné du Boisgobey *La Main coupée* (1880) Publication dans la revue *Eklekta Mythistorimata* (13 septembre 1887). Source : Pleias



Fig. 3. Ο Σέρλοκ Χολμς σώζων τον κ. Βενιζέλον [Sherlock Holmes sauveur de M. Vénizélos] (anonyme)  
Première publication dans la revue Ελλάς (1913-1914). Source : bibliothèque du Parlement hellénique

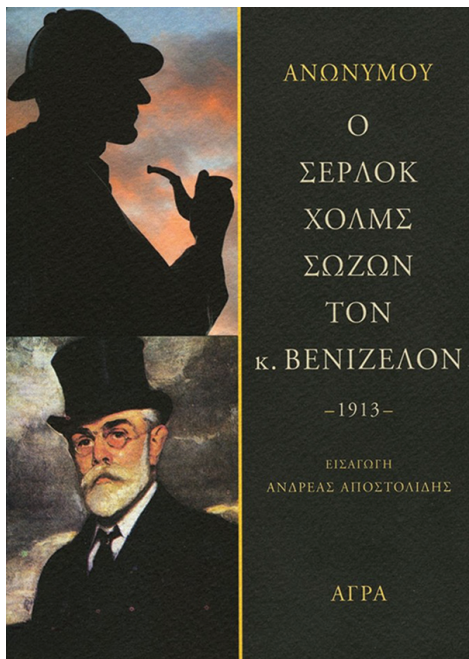


Fig. 4. Ο Σέρλοκ Χολμς σώζων τον κ. Βενιζέλον [Sherlock Holmes sauveur de M. Vénizélos] (anonyme)  
Première publication dans la revue Ελλάς (1913-1914), texte paru aux éditions Agra, Athènes, 2013.  
Source : Agra éditions





Fig. 5. Le roman policier de Gaston Leroux *Roulettabille chez le Tsar* (1913) traduit et publié dans la revue *Bouketo* (mars 1932). Source : *Pleias*

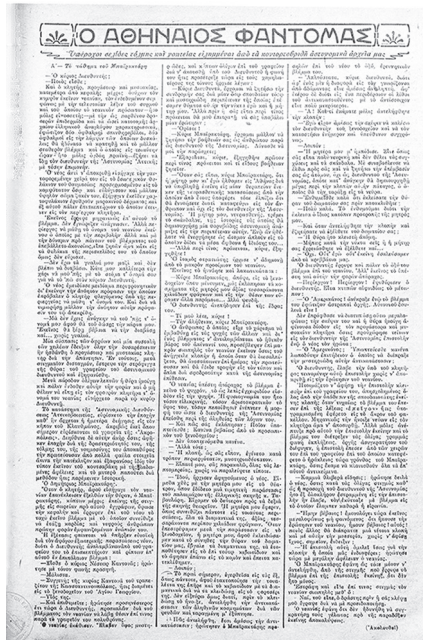


Fig. 6. Publication en trois feuillets du récit : « Ο Αθηναίος Φαντομάς »  
[« Le Fantôme athénien »] dans la revue *Sphaira* en 1919  
Source : Bibliothèque du Parlement Hellénique



Fig. 7. Premier numéro de la revue pulp *Μάσκα* (1er octobre 1935). Source : Dimitris Chanos, *Τα Αστυνομικά και Αισθηματικά περιοδικά*, Athènes : I. G. Vassiliou, 1990



Fig. 8. Dessin représentant Apostolos Manganaris, le créateur de nombreuses revues grecques.  
Source : Dimitris Chanos, *Τα Αστυνομικά και Αισθηματικά περιοδικά*, Athènes : I. G. Vassiliou, 1990



Fig. 9. Les traductions des aventures d'Arsène Lupin dans la revue pulp *Mystirion* (1935-1937).

Source : Dimitris Chanos, *Τα Αστυνομικά και Αισθηματικά περιοδικά* [Les revues policières et sentimentales], Athènes : I. G. Vassiliou, 1990



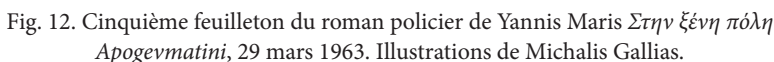
Fig. 10. Éléni Vlachou, « Το μυστικό της ζωής του Πέτρου Βερίνη » [Le Secret de la vie de Pétrou Vérinis]. Deuxième feuillet, *Kathimerini*, 31 janvier 1938.

Source : *Kathimerini*





Fig. 11. Premier feuilleton du roman de Yannis Maris *Ο 13ος επιβάτης*, *Apogevmatini*, 1962. Illustrations de Michalis Gallias. Source : *Apogevmatini*



Source : *Apogevmatini*